



Marc Augé



Jean Cuisenier



Philippe Descola

Comment je suis devenu

Ethnologue

SOUS LA DIRECTION D'ANNE DHOQUOIS



Pascal Dibie



Jeanne Favret-Saada



Jean Paul Filiod



Maurice Godelier



Marc Hatzfeld



Françoise Héritier



Franck Michel



Monique Sélim



Jean-Michel Servet

Le Cavalier Bleu
ÉDITIONS

Sommaire

Préface de Zeev Gourarier	5
Introduction	9
1. Marc Augé	17
2. Jean Cuisenier	31
3. Philippe Descola	49
4. Pascal Dibie	63
5. Jeanne Favret-Saada	79
6. Jean Paul Filiod	95
7. Maurice Godelier	111
8. Marc Hatzfeld	133
9. Françoise Héritier	149
10. Franck Michel (cf. extrait ci-joint)	167
11. Monique Sélim	181
12. Jean-Michel Servet	195
Annexes	
Glossaire	212
Cahier pratique	214
(les formations, les métiers, les secteurs, les adresses utiles)	

Introduction

Sans l'ethnologue, nous ne saurions rien ou pas grand chose des jivaros, baruya et autres indiens hopis... D'abord exclusivement réservée à l'étude de groupes humains aux coutumes et modes d'organisation fort éloignés des nôtres, l'ethnologie s'est peu à peu déplacée et s'applique aujourd'hui aux populations d'Europe, aux institutions (la police, le parlement), aux milieux (le métro, les banlieues, l'entreprise...), aux pratiques musicales, sportives... L'ethnologue se spécialise dans une zone géographique ou un domaine – droit, politique, médecine, psychiatrie, religion, parenté, art, etc. – et en professionnel de terrain qu'il est, va à l'affût de l'information là où elle se trouve. Tout en partageant la vie quotidienne des « populations » étudiées, il s'efforce de décoder et de restituer les systèmes économiques et sociaux, les modes de vie et de pensée, les rites et les croyances. Pour ce faire, il met au point la méthode d'enquête propre à la discipline ethnologique, l'observation participante. L'un de ses défis est de se faire accepter par les individus ou le groupe qu'il désire étudier, tout en gardant la distance nécessaire à une étude dite scientifique.

Par la suite, l'ethnologue rédige une synthèse des résultats qu'il a obtenus dans une monographie qui présente une série de descriptions relatives aux conditions écologiques, aux techniques, à l'organisation sociale, à la religion... Tout le champ de la diversité et du développement du groupe est ainsi étudié.

Une vieille histoire... à l'organisation récente

On attribue à Hérodote la lointaine paternité de l'ethnologie, lui qui a mené l'enquête (c'est le titre même de son ouvrage) sur les peuples du monde connu de son époque, enquête au cours de laquelle la nature du témoignage (choses vues et choses entendues, traditions rapportées et documents consultés) est toujours signalée avec précision ; l'observation directe du voyageur y est incorporée au récit et la place relative qu'occupent les peuples barbares (littéralement : non hellénophones) par rapport aux Grecs y constitue le problème central. On a vu en Hérodote tantôt un précurseur tantôt l'auteur d'une sorte de rhétorique générale, où les principaux peuples, en rivalité avec les Grecs, s'ordonnaient en une série de figures complexes.

Cette paternité lui est contestée par certains qui l'attribuent plutôt à Aristote et à son système de références qui permet de penser l'Autre. Aristote n'a-t-il pas fait la théorie de la cité, de la famille et de la production ? Ne nous donne-t-il pas un tableau des formes de sociabilité articulées sur le politique ?

Mais si les origines lointaines de l'ethnologie remontent aux grandes interrogations philosophiques sur les différences culturelles entre les peuples depuis l'Antiquité grecque, elle ne s'est constituée en discipline scientifique qu'au cours du XIX^e siècle. Les Lumières ont dessiné les deux grandes orientations sur lesquelles se fondera alors l'ethnologie : d'une part, l'idée que le fait humain est un fait social, l'homme ne pouvant être compris que comme membre d'une société particulière dont les institutions se prêtent à des études comparatives ; d'autre part, l'idée d'une évolution de l'humanité de la « sauvagerie » vers la civilisation, celle-ci étant conçue comme essentiellement européenne.

Avec la pénétration coloniale, s'éveille l'intérêt pour la collecte et le classement systématique des objets, des ossements et des représentations des primitifs, dans des musées. Des pré-occupations d'ordre humanitaire s'ajoutent parfois à la colonisation. Des sociétés d'ethnologie sont créées en France

(1838), aux États-Unis (1842), en Grande-Bretagne (1843), en Allemagne (1851) ; elles publient des guides-inventaires de ce qu'il faut recueillir sur le terrain. Nombre de voyageurs parcourent le monde, mais bien souvent leurs observations portent à la fois sur les phénomènes naturels ou physiques et sur les hommes. Cependant, des ethnographes allemands et britanniques commencent à se rendre sur le terrain afin d'y rassembler systématiquement les données nécessaires à l'élaboration de leurs sommes théoriques.

L'ethnologie a donc dû sa naissance et son développement à l'expansion continue de l'Occident, une expansion liée au développement du capitalisme marchand puis industriel. En Amérique, en Afrique, en Asie, en Océanie, pour gouverner, pour commercer, pour évangéliser, militaires, missionnaires, fonctionnaires devaient un jour se mettre à apprendre des langues inconnues et noter des coutumes étranges, ne serait-ce que pour les éradiquer. D'autre part, en Europe même, les administrations des États ou des empires avaient entrepris d'inventorier les coutumes des Basques, des Slovènes, des Valaques, etc, pour des raisons diverses, qui souvent avaient à voir avec des conflits de droit opposant les communautés locales ou des groupes ethniques aux transformations que voulaient leur imposer les différentes puissances qui les dominaient.

Pendant des siècles s'était donc développée une ethnographie spontanée, sur arrière-fond de rapports de domination et d'inégalité de statuts entre observateurs et observés. Mais, c'est avec l'œuvre de l'Américain L.H. Morgan (1818-1881) que cette ethnographie spontanée allait commencer à faire place à une discipline scientifique. Avocat au service de compagnies de chemin de fer, ami et défenseur des Indiens, Morgan décide de consacrer sa vie à l'étude de leurs coutumes. Il découvre chez les Indiens Seneca que les enfants n'appartiennent pas au clan de leur père, mais à celui de leur mère, et qu'à leur mariage les hommes vont résider chez leur épouse et non pas l'inverse. Il avait donc rencontré un système dont le principe de descendance était matrilineaire

et qui avait sa logique propre, différente du système de parenté européen. Il poursuit son enquête auprès de 82 tribus d'Amérique du Nord puis rédige un questionnaire adressé à plus de mille correspondants dans le monde. L'analyse de leurs réponses lui fit découvrir que les centaines de terminologies qu'on lui avait envoyées constituaient des variantes de quelques types.

En 1851, L.H. Morgan faisait paraître le premier compte-rendu scientifique jamais écrit sur l'organisation d'une tribu indienne, la *League of the Ho-dé-no-sau-nee or Iroquois*. On lui doit également un texte consacré aux *Laws of Descent of the Iroquois* (1857) et *Systems of Consanguinity and Affinity of the Human Family* (1871). Avec ce livre naissaient à la fois l'analyse scientifique de la parenté et l'anthropologie sociale. Enfin, en 1877, il publie *La Société archaïque*. Il y développe une conception évolutionniste soutenant l'idée que les sociétés humaines progressent en passant par trois stades : « la sauvagerie », la barbarie et la civilisation.

À la suite de Morgan, l'Anglais E. B. Tylor (1832-1917) proposa un traitement statistique des données ethnographiques afin de rechercher les corrélations entre les institutions. Souscrivant à la thèse évolutionniste très en vogue à l'époque, il y intégra ses analyses de la religion et des mythes, dès lors perçus comme des restes de l'état sauvage. Tylor sera le premier à aborder les faits culturels avec une visée générale et systématique. Avec son ouvrage *Primitive Culture* (1874), il fonde la discipline ethnologique comme une science autonome.

À partir de la fin du XIX^e siècle, plusieurs théories sur les cultures étudiées vont se développer, mais aussi se contredire. Ainsi, après l'évolutionnisme, le diffusionnisme (voir glossaire), porté notamment par l'école allemande (F. Ratzel), et l'école américaine (F. Boas, A. L. Kroeber, C. Wissler), va soutenir la théorie selon laquelle une culture majeure se répand au détriment des autres.

À la fin du XIX^e siècle, se produit donc un recul critique vis-à-vis de l'évolutionnisme incarnée notamment par Franz Boas

(1858-1942) ; le travail proprement ethnologique de terrain commence alors et prend la forme d'expéditions conçues et préparées pour obtenir toute l'information possible sur une tribu, et non plus une liste plus ou moins arbitraire de traits et de coutumes étranges.

La nomination de Franz Boas à la première chaire d'anthropologie de l'université Columbia en 1899 marque un tournant majeur dans l'histoire de la jeune discipline. L'influence de Boas sur l'anthropologie culturelle américaine se prolonge dans les travaux de ses élèves : Kroeber, Lowie et Sapir. En France, l'Institut d'ethnologie de l'université de Paris ne sera fondé qu'en 1927.

À ce stade, disons un mot sur les termes employés pour qualifier une discipline aux multiples contours. À la fin du XIX^e siècle, l'usage se développe, en Angleterre tout d'abord, de distinguer *ethnology*, conçue comme l'étude des différentes ethnies primitives, leur classification et leur évolution (comme si les ethnies ou « races » étaient en quelque sorte des espèces zoologiques), et *social anthropology*, ou étude comparative des coutumes et des institutions des sociétés primitives. Officiellement l'expression de *social anthropology* apparaît pour la première fois en 1908, pour désigner la chaire occupée à l'université de Liverpool par sir James Frazer. En France, où les recherches surtout théoriques de Durkheim et de ses continuateurs sont considérées comme sociologiques, bien qu'elles aient le même objet que celles de Frazer, l'ethnologie acquiert droit de cité avec la création, en 1927, de l'Institut d'ethnologie de l'université de Paris par Marcel Mauss, Lucien Lévy-Bruhl et Paul Rivet. Mais le terme d'ethnologie continue à désigner aussi bien les recherches d'anthropologie physique, de linguistique descriptive (Rivet), que celles d'anthropologie sociale. C'est seulement à partir de la Seconde Guerre mondiale, sous l'influence anglo-saxonne, que l'on commence à parler d'anthropologie sociale, et à employer le terme d'ethnologie dans un sens plus restreint. En pratique, les termes d'anthropologie sociale et culturelle et d'ethnologie sont donc équivalents. Mais, précisons tout de même que

traditionnellement l'anthropologue (plus généraliste et plus comparatif) se sert du travail des ethnologues (généralement concentré sur une société ou un groupe) qui eux-mêmes se servent du travail des ethnographes (enquête de terrain très ciblée).

Mais revenons à l'histoire de la discipline qui passe inévitablement par la case Durkheim qui fonde *L'Année sociologique* en 1898. Cette publication française semestrielle de sociologie sera, par la suite, prise en charge par Marcel Mauss (1872-1950) qui l'orientera davantage vers l'ethnologie. C'est lui qui le premier formule avec une grande netteté le principe de l'interdépendance méthodologique et conceptuelle des sciences sociales (voir glossaire), la notion de fait social total, type de relations qui existe entre toutes les composantes d'une culture. Il met aussi l'accent sur les données symboliques ; en analysant les classifications primitives (avec Durkheim), il est l'initiateur de toute la recherche moderne sur les systèmes de symboles. Ainsi, sans avoir les moyens de poursuivre des recherches sur le terrain, du moins avant 1930-1935, l'école française affirme avec éclat la primauté du tout sur les parties, l'interdépendance fonctionnelle des parties dans un système et l'importance de l'étude des corrélations entre les éléments d'une structure.

Radcliffe-Brown (1881-1955) et B. Malinowski (1884-1942) vont, eux, exposer une nouvelle doctrine qui prend le nom de *fonctionnalisme* (voir glossaire). Ses principes : considérer la culture comme un tout intégrant les différentes institutions sociales en vue de satisfaire les besoins humains.

Radcliffe-Brown a défini, par ailleurs, les concepts de structure sociale, de fonction sociale et de système social qui rendent possibles les études comparatives, puisque l'on met en parallèle des systèmes de relations et non des coutumes ou des « choses ». Son apport fut décisif. À partir des études qu'il fit en Afrique, s'est développée la théorie moderne de la parenté, et l'étude des systèmes de relations a ouvert la voie à la méthode structuraliste (voir glossaire) de Claude Lévi-

Strauss (né en 1908). Partant de la prohibition de l'inceste, celui-ci découvre qu'elle fonde une règle positive : l'obligation d'échanger des femmes. Il étudie ce système et construit ainsi des modèles de différents cycles d'échange, qui permettent à la fois de décrire et de comprendre les règles de parenté d'un certain type et de prévoir le comportement global des individus d'une société. Les différents systèmes, politiques, mythologiques, etc. sont classificatoires ; ils ont été élaborés pour mettre en évidence les mêmes propriétés structurales et permettre une analyse analogue à celle qui a révélé les propriétés fondamentales du langage, la phonologie structurale. Tous les systèmes humains de communications doivent avoir, suppose-t-on, sinon la même structure fondamentale, du moins des propriétés logiques communes, puisqu'ils sont tous, en fin de compte, le produit de l'esprit humain. C'est sur ce postulat que repose la tentative d'analyse structurale de Lévi-Strauss, dont les résultats ont bouleversé l'ethnologie contemporaine. Devenu professeur titulaire de la chaire d'Anthropologie sociale du Collège de France, c'est lui qui fonda le Laboratoire d'Anthropologie Sociale en 1960 et qui le dirigera jusqu'en 1982. A noter que les premiers cursus d'ethnologie en faculté ne seront créés qu'au début des années 70.

Et maintenant ?

Après avoir joui d'une position institutionnellement dominante et d'une presque unanimité dans le milieu universitaire français, l'anthropologie structurale s'essouffle depuis la fin des années 80. Selon ses détracteurs, le structuralisme se serait depuis le début dérobé aux règles les plus élémentaires de la pratique scientifique en érigeant ses hypothèses de départ (la généralisation du modèle linguistique de Saussure à l'ensemble des domaines de l'existence sociale, l'inconséquent structural, son universalité) en dogmes que la recherche structuraliste ultérieure ne mettrait plus en question.

Entre débat théorique et chamboulements historiques que le monde a connu – effondrement des empires coloniaux, mondialisation... - la discipline a de fait dû évoluer en s'appropriant notamment de nouveaux terrains, synonymes de son renouvellement. Aux côtés d'ethnologues ayant construit leur carrière sur l'étude approfondie d'une tribu indienne ou africaine, certains des ethnologues présents dans ce livre ont choisi de concentrer leurs recherches sur l'entreprise, la banlieue, le tourisme, les objets domestiques, etc. La distance autrefois forcément « exotique » n'est plus appréhendée de la même façon. Conséquence : la méthodologie employée évolue également et nombre d'anthropologues rencontrés mettent l'accent sur le besoin d'interdisciplinarité, mêlant tour à tour la sociologie à l'ethnologie, l'anthropologie à l'économie et à l'histoire...

Les références théoriques sont souvent importées d'autres disciplines ou écoles de pensée : la philosophie, le lacanisme, le post-modernisme, le marxisme, le cognitivisme... Sur le plan de la forme, outre les monographies, les textes ethnographiques peuvent relever désormais d'autres genres littéraires, comme le récit, le roman, voire l'autofiction.

Conséquence directe de toutes ces transformations : une absence de théories générales sur l'homme, au sens universel du mot. L'anthropologie a en effet pour vocation de proposer des hypothèses sur les conditions générales de la vie sociale. Elle a aujourd'hui laissé la place à des travaux essentiellement ethnographiques - étudier les réalités sociales par observation participante, en partageant au quotidien la vie des gens – donnant lieu à des théories particulières sur tel groupe vu à travers une thématique particulière.

L'apport des ethnologues reste pourtant toujours le même : développer une meilleure connaissance des autres, quels qu'ils soient, pour porter un nouveau regard sur soi.

[...]

10.

Franck Michel



Amouroux du voyage en général et de l'Asie en particulier, Franck Michel revendique sa marginalité au sein de sa discipline. Anthropologue engagé, soucieux de dénoncer les dysfonctionnements de notre société moderne et notamment le tourisme sexuel sur lequel il a beaucoup écrit, il aime à prendre ses distances par rapport au monde universitaire. Transmettre sa passion, changer les regards sur le voyage, favoriser l'interdisciplinarité... autant de leitmotiv pour ce jeune chercheur à la fougue intacte.

1967*Naissance à Strasbourg***1987***Début d'une longue série de voyages autour du monde, notamment en Asie***1992***Crée la revue Histoire & Anthropologie (disparue en 2003)***1996***Thèse de doctorat***2004***Lance l'association « Déroutes & Détours » et la revue L'Autre Voie***2005***Commence à enseigner à l'Université de Corse*

La vocation

« La vocation est fortement liée à ma personnalité, à mon caractère, et surtout à mon désir de me frotter au monde... J'ai commencé à voyager très tôt, à l'adolescence ; je suis parti à 16 ans faire le tour de l'Europe puis le tour du monde. Je venais d'une famille pauvre, ouvrière et catholique. Il n'y avait presque pas de livres à la maison... Aucun – à l'exception d'un seul – de mes amis n'avait le bac... Je côtoyais des gens, disons, peu versés sur les choses de l'esprit. Le but, c'était de sortir de tout ça, de changer d'environnement... J'avais de plus une maladie d'enfance qui m'handicapait beaucoup. Il fallait se battre contre cet ensemble de choses. Je n'aimais pas trop l'école. J'ai fait un CAP, un BEP et deux secondes. Plutôt que de passer le bac, je suis parti voyager. J'ai ainsi découvert et pratiqué l'université « sur les routes » à la manière d'un Nicolas Bouvier. Les rencontres que j'ai faites par la suite, notamment avec des femmes, m'ont amené à côtoyer des gens éduqués, qui écrivaient, qui lisaient. Cela m'a ouvert l'esprit ; je sortais de mon milieu familial et social très restreint. J'ai commencé à développer une énorme curiosité. Je travaillais à l'usine (j'ai commencé à 17 ans) pour me payer des voyages (je travaillais 6 mois et voyageais 6 mois), surtout en Europe et en Amérique du Nord. Je voyageais en faisant du stop et quand je rentrais, je racontais mes histoires ou celles des autres. Je commençais à changer énormément mais les gens que je fréquentais restaient, eux, dans leur village alsacien, attachés à leurs certitudes. Dans ma vie, le voyage a complètement changé la donne, il m'a surtout élargi l'horizon... J'ai alors voulu retourner à l'école. J'ai préparé l'ESEU, l'équivalent du bac pour les salariés qui souhaitent entrer à la fac. J'ai commencé à dévorer plein de livres, de sociologie, d'ethnologie, et surtout d'histoire-géographie et de littérature générale... Mon but, c'était de me nourrir, j'avais soif de connaissances. Le voyage, c'est une chose mais je voulais aussi comprendre... C'est tout cela qui a forgé ma vocation.

En 1992, j'ai créé avec un ami camerounais – aujourd'hui professeur à l'université – une revue *Histoire & Anthropologie* qui a tout de même eu une durée de vie de 12 ans ! Ma vocation est aussi née de cette approche pluridisciplinaire

J'AI TRAVAILLÉ COMME
GUIDE POUR UN TOUR
OPÉRATEUR. ET, COMME
JE N'AVAIS PAS
D'ARGENT EN TANT QUE
CHERCHEUR, C'EST DEVENU
MON CNRS À MOI.

qui est à mes yeux très importante. Il n'y a pas une science humaine meilleure que d'autres. À l'époque, j'étais marié avec une femme chinoise de Singapour... J'ai beaucoup vécu et voyagé avec elle en Asie. Je crois par ailleurs que, pour les hommes surtout !, c'est par les relations aux autres, les rap-

ports et le respect des femmes notamment, que le chemin de la connaissance commence. C'est notamment elle qui m'a ouvert à l'Asie. De là vient le déclic. Après des périples plutôt euro-américains, j'ai donc commencé à voyager en Asie à partir de 1987 et cherché un terrain pour ma thèse en anthropologie. Je suis parti un an en Asie du Sud-Est, notamment en Indonésie, avec ma femme. Je me suis installé chez les Toraja (à Sulawesi, en Indonésie) et c'est devenu mon terrain « de base ». Je m'y suis ancré pendant quasiment dix ans. J'habitais parmi les habitants, plusieurs mois par an. J'y ai étudié l'impact de la modernité, de la mondialisation, des transformations sociales... Le tourisme – très important dans cette région, et incontournable pour le chercheur qui prétend analyser l'évolution sociale et culturelle d'une société – s'est peu à peu imposé comme thématique principale. Il est vrai aussi qu'à cette époque, à côté de mon travail de thèse, je rédigeais également mon premier ouvrage (*En route pour l'Asie*), dans lequel je m'attachais à « décortiquer » le rêve oriental chez les Occidentaux en Asie. Ma spécialisation dans ce domaine s'est trouvée facilitée par un tour opérateur pour lequel j'ai ensuite travaillé comme guide ou conférencier pour des voyages d'aventure ou culturels en Asie du Sud-Est. Il faut savoir que les anthropo-

logues, en herbe ou confirmés, sont souvent une mine d'or et d'informations (une « valeur ajoutée » !) pour les voyageurs soucieux, soit de spécialiser leurs circuits, soit d'améliorer leur image...

Et comme je n'avais pas d'argent en tant que chercheur, c'est devenu mon CNRS à moi en quelque sorte ! Je suis devenu guide/conférencier durant dix ans partout en Asie du Sud-Est, pour différents voyagistes. Je faisais trois semaines/un mois d'accompagnement de groupes et après je restais tout seul sur le terrain, afin de poursuivre mes recherches. J'ai commencé à travailler sur l'impact du tourisme international – mais aussi des touristes puisque j'avais la chance de les avoir directement sous la main ! – et de la modernité dans les pays du Sud, surtout en Asie, mais aussi dans d'autres parties du globe. »

Le cursus

« Après un CAP « employé de bureau » et un BEP « agent administratif et informatique », j'ai passé un ESEU puis deux licences, en histoire et en ethnologie. L'histoire m'intéressait beaucoup, la période du stalinisme (je suis allé en Russie, j'ai appris un peu la langue) et du nazisme notamment, et je me suis inscrit en faculté d'histoire. Je continuais à voyager et à travailler à l'usine ; j'étais en candidat libre. Je n'allais pas trop à la fac mais je passais les examens. Comme l'école, l'université ne me convenait pas du tout, je préférais apprendre tout seul. J'ai préparé ma thèse en histoire sur les relations sino-soviétiques pendant la guerre froide, que je n'ai jamais soutenue (il faut dire que l'URSS venait de disparaître subitement et sans gloire, et mon sujet était totalement passé de mode !), et j'ai commencé à faire de l'anthropologie à côté pour moi, mais toujours en veillant à m'inscrire en bonne et due forme à l'université ; comme tout ce que j'ai fait, l'aspect institutionnel ne m'intéresse pas, le « carriérisme » encore

moins ! Par contre, je suivais avec grand plaisir certains cours d'histoire et plus encore d'anthropologie. Et puis quand le mur s'est écroulé, je suis allé à Berlin faire une

LES RITES DE PASSAGE
UNIVERSITAIRES NE SONT
POUR MOI QUE DES
ÉTAPES. L'ESSENTIEL EST
LA PASSION QUE JE PEUX
METTRE DANS MON TRAVAIL,
TOUJOURS PERÇU COMME
UN PLAISIR.

étude (mon mémoire de licence) sur les Vietnamiens qui passaient de l'Est à l'Ouest (les ouvriers vietnamiens – modernes travailleurs forcés – étaient alors envoyés en RDA par Hanoi pour rembourser la dette de guerre envers les « pays frères »)... J'ai commencé à faire de l'ethnologie à ce moment là et j'ai

passé ma licence puis ma maîtrise... Peu à peu aussi, je suis passé de l'observation participante à l'ethnologie engagée. Par la suite, toujours en parallèle, j'ai obtenu une maîtrise en histoire (mon travail portait sur les ethnies minoritaires en Union soviétique, de Lénine à Brejnev) ainsi qu'un DEA (« Les relations entre la Chine, l'Asie et l'URSS après la Seconde Guerre mondiale »). Cette période a été très riche pour moi, faites de rencontres avec des universitaires intéressants, de l'activité autour de la revue *Histoire & Anthropologie*, et de mes recherches personnelles de plus en plus passionnantes. J'ai également soutenu un DEA en ethnologie (« Changements sociaux, mutations, crises et conflits », avec le mémoire déjà sur la société toraja), puis, en février 1996, une thèse de doctorat intitulée « Tourismes et changements socio-culturels en Asie du Sud-Est : le cas des Toraja Sa'dan à Sulawesi-Sud en Indonésie », sous la direction de l'ethnologue Eric Navet et avec comme président de soutenance le sociologue David Le Breton. Pour moi qui ai suivi tout mon cursus à l'université de Strasbourg, cette soutenance était l'occasion de valider un parcours, mais il s'agissait simplement d'un passage obligé et non pas d'une fin en soi. J'ai ensuite publié ma thèse, un an plus tard, sous une forme réactualisée, et j'avoue que la publication de l'ouvrage m'importait bien davantage que la soutenance de thèse ! Hier

comme aujourd'hui, les rites de passage universitaires ne sont pour moi que des étapes, mais l'essentiel est la passion que je peux mettre dans mon travail, toujours perçu comme un plaisir. Mais combien d'enseignants savent encore aujourd'hui à quoi ressemble la passion de la recherche ou même celle d'enseigner ? Peu je crois... Il est sûr que le système bien sclérosé ne les aide pas dans ce sens, c'est dommage et sans doute trop rarement dit ! Mon grand bonheur aura pourtant été celui de rencontrer plusieurs professeurs, toutes sciences humaines confondues, qui individuellement, m'ont énormément appris et transmis au fil de ces années d'étude. »

L'apport à l'ethnologie

Une anthropologie du tourisme et du voyage

« *Désirs d'ailleurs* est le livre qui a eu le plus de visibilité, celui qui fait le plus sens par rapport à mon parcours, à mon association aussi (Déroutes & Détours), qui a pour but de s'intéresser à l'univers des voyages, de publier et de promouvoir des productions littéraires, culturelles et scientifiques ayant trait aux bonheurs et malheurs des multiples aspects du tourisme, aux formes et déformations des nomadismes, et aux sciences humaines en général.

Désirs d'ailleurs est un essai d'anthropologie des voyages ; il ouvre vers les autres disciplines et propose un regard particulier en partant d'abord du terrain et du vécu. Ce livre m'a permis d'ouvrir une boîte de Pandore. Après, chaque livre a étudié une voie spécifique, des imaginaires de voyages différents : la route, le nomadisme, le sexe, l'identité, etc. Par la suite, j'ai brodé autour des thèmes pour dégager du sens, pour faire réfléchir tout un chacun, y compris les jeunes qui lisent de moins en moins... Il faut aujourd'hui « être en mouvement » pour espérer et essayer d'agir sur le réel. Je suis

content quand on me dit : « Après la lecture de votre livre, je vais essayer de voyager différemment ». C'est efficace. J'ai l'impression que ce que j'écris, à défaut de changer le monde, sert - modestement - à quelque chose. Sinon, on a souvent l'impression que l'anthropologie ne sert pas à grand-chose. C'est ce que la société nous renvoie. Or, je pense qu'elle est très utile, surtout aujourd'hui, dans une société de plus en plus privée d'utopies et même de repères ».

Une anthropologie engagée

« J'ai essayé de mieux comprendre certains dysfonctionnements pour mieux agir. Agir et non réagir, voilà sans doute l'un des enseignements de ma fréquentation assidue des cultures asiatiques. Étrangement, le travail d'anthropologue ressemble beaucoup à celui d'inspecteur de police, celui qui va fouiner partout, là où les gens n'ont pas envie d'aller. Je développe un regard subversif s'il le faut avec une grande liberté de parole. D'où le sens de mes bouquins. J'y dévoile des faits, analyse des situations « gênantes » comme dans *Planète sexe* ou *Voyage au bout du sexe*, sur le tourisme sexuel. Je crois à l'anthropologie engagée, c'est-à-dire une anthropologie non seulement politique (Georges Balandier) et appliquée (R. Bastide), mais aussi impliquée et libre, sans pression. Créer des concepts ne m'intéresse pas, du moins pas trop (avec l'exception notable du terme « autonomadie »). Un regard d'anthropologue, c'est d'abord une observation participante, un partage d'émotions et de sensations, un échange de relations humaines, bref un respect de l'autre et de l'ailleurs. J'ai aussi essayé de vulgariser et de transmettre par plusieurs biais, par exemple en donnant des conférences à des publics aussi divers que les éducateurs s'occupant de délinquants ou les élèves en écoles de commerce... Transmettre est sans doute la tâche la plus difficile mais aussi la plus fondamentale. Le tout est d'arriver à être caméléon, comme tous les anthropologues devraient l'être ».

Une approche pluridisciplinaire

« J'ai essayé de fixer mon œil sur des questions sociales, la mondialisation libérale, la folklorisation culturelle, la sexualité marchande, le métissage, la route, l'autonomie, la décroissance touristique, etc. Je prends un thème et je le décortique. Par exemple : pourquoi prend-on la route, c'est quoi la route, quelles routes, etc. ? Je fais appel à d'autres sciences voisines, l'histoire, la géographie, la psychanalyse, la littérature, le cinéma... Le chercheur en anthropologie doit à mon sens s'enrichir de tous les apports disponibles, à lui de faire le tri en fonction de son sujet, mais l'essentiel est d'être toujours « à l'affût » ! Pour ma part, j'ai ainsi dirigé nombre d'ouvrages collectifs, notamment autour de la thématique du voyage, du tourisme et de l'identité, dans lesquels se côtoient des ethnologues et d'autres chercheurs en sciences sociales avec des journalistes, des écrivains, des géographes, des éducateurs, des politologues, etc. »

L'autonomadie

« J'ai créé ce concept, sans vraiment le rechercher mais en m'inspirant sans doute des travaux de Gilles Deleuze, mon objectif étant de rassembler dans une dynamique nouvelle et actuelle les deux termes de « autonomie » et « nomadisme ». Par essence subversif, marginal et, par conséquent, suspect pour les sédentaires trop confortablement installés dans leurs certitudes, le nomade circule grâce au détour. Il n'a que faire du sens unique même s'il sait parfaitement où il va. Déterminé et souverain, le nomade se rend quelque part sans jamais se rendre à quelqu'un. L'adaptation est l'une de ses plus puissantes vertus, de celles qui permettent toujours d'avancer plus loin sur son propre chemin.

Par conséquent, l'autonomadie est un territoire à

vivre, un état d'esprit à explorer, un champ de tous les possibles, où les humains en mouvement se distinguent des automates. C'est aussi une philosophie qui réaffirme le dynamisme des nouvelles mobilités, l'autonomie des individus, ainsi que la dignité des peuples à vivre comme ils l'entendent. C'est, enfin, une alternative pour se libérer des carcans rigides qui entravent la libre circulation des idées, pour aller vers l'Autre et apprendre de tout le monde »

Les figures marquantes

« Je citerai d'abord C. Lévi-Strauss dont *Tristes Tropiques* reste pour moi l'ouvrage de référence en ethnologie. Combien de voyages ont été initiés par cette lecture, et notamment les premiers mots si paradoxaux du livre : « Je hais les voyages et les explorateurs ». Le touriste, c'est toujours l'autre ! Il est intéressant de voir comment le voyageur et l'anthropologue sont les mêmes énergumènes. L'anthropologue ne peut pas faire l'un sans faire l'autre. C'est logique. Quand on parle d'altérité, on parle de bouger un petit peu. J'ai aussi été marqué par les « itinéraires » de Marcel Mauss (avec ses travaux sur le don et son fameux *Manuel*) ou d'Arnold Van Gennep (avec le livre majeur sur *Les rites de passage*) ; le premier a comme moi ce parcours d'historien, de sociologue, de brasseur des sciences humaines que j'aime bien ; le second a un parcours plus hétéroclite et plus libertaire, qui me convient très bien aussi ! L'anthropologie est une science fractale, en mouvement, elle va dans tous les sens. À mon avis, elle est plus « humaine » que normative. C'est aussi pourquoi je ne me retrouve pas du tout dans le structuralisme ; je suis plus proche du parcours de G. Balandier, explorateur de la modernité, et avocat avisé d'une anthropologie à la fois dynamique et politique, une science qui n'oublie pas

l'histoire. C'est fondamental qu'il y ait de l'histoire dans l'anthropologie, et inversement. Une remarque banale pour moi qui revendique la pluridisciplinarité et en tant qu'ancien directeur de la bien nommée revue *Histoire & Anthropologie*, l'important étant la conjonction « & ». C'est sans doute pour les mêmes raisons que je m'intéresse beaucoup au métissage, au nomadisme, à l'autonomie, à l'errance, aux identités plurielles, aux mobilités les plus diverses. Et donc aux travaux d'anthropologues iconoclastes comme R. Bastide (avec son *Anthropologie appliquée* entre autre) ou François Laplantine, spécialiste d'une anthropologie « modale » et du métissage sous toutes ses formes. Ces anthropologies là respirent le vécu, c'est cela qui m'intéresse ! Et puis, dans un autre genre, il y aussi les chercheurs qui n'hésitent pas à franchir les frontières disciplinaires comme le sociologue touche à tout Edgar Morin, l'écrivain-voyageur et ethnologue « défroqué » Jacques Meunier, l'anthropologue libertaire spécialiste du Grand Nord Jean Malaurie, l'écrivain et sociologue inclassable Albert Memmi, l'anthropologue du corps et de la marche David Le Breton, et tant d'autres. Beaucoup des noms cités ici n'ont rien en commun avec les mandarins qui peuplent certaines universités, ils ont contribué à redorer le blason d'une recherche en anthropologie trop repliée sur ses laboratoires et ses certitudes... »

Cannibal Tours, Dennis O'Rourke

« C'est un film documentaire de Dennis O'Rourke (Australie) sur les relations entre les touristes (Allemands et Nord-Américains) et les autochtones (Papous de Nouvelle-Guinée), le tout virant rapidement au tragi-comique dans le sens où les situations, souvent cocasses, deviennent déplorables sur le plan de l'éthique du voyage. Les « cannibales » ne sont pas toujours ceux que l'on pense ! Pour moi, il a dessillé les yeux d'Occidentaux en leur permettant de voir ce qu'est l'ailleurs. Le film date du milieu des années 1980, il a certes un peu vieilli, mais le besoin d'exotisme des voyageurs étrangers est resté le même... L'industrie touristique et la mondialisation

culturelle changent bien plus rapidement que les mentalités, qu'il s'agisse des Papous paupérisés ou des Occidentaux en vacances...»

Regard sur l'ethnologie actuelle

« Je me définis toujours comme anthropologue, jamais comme ethnologue. Pour moi l'ethnologie, dans la tradition française du moins, reste attachée à un certain héritage colonial. On est dans une logique qui ne me convient pas. Je suis plus dans une logique anglo-saxonne, tendance asiatique ! Du reste, mon champ de recherche (le tourisme) est mal vu dans le monde français de l'anthropologie. On a dix ans de retard par rapport à ce qui s'enseigne dans les universités anglo-saxonnes où le tourisme est devenu une notion qui intéresse clairement les anthropologues. Moi, j'ai soutenu ma thèse en fac d'ethnologie à Strasbourg et j'ai enseigné là-bas en même temps. Et pour certains de mes collègues, travailler sur le tourisme, ce n'était pas sérieux ! Cela a beaucoup changé ces dernières années. Tout évolue, même le mammoth et les conservatismes bien ancrés ! Mais, de ce fait, ces derniers temps, j'ai plutôt enseigné la socio-anthropologie du tourisme et des voyages dans les facs de géographie, d'économie, de gestion, et même de marketing ou de commerce, pour les éducateurs spécialisés et les personnels de santé aussi... mais pas dans ma filière ! Il m'arrive ainsi d'effectuer des interventions en anthropologie du voyage notamment auprès de personnes qui vont créer des entreprises en Chine ou se préparer à l'expatriation... J'anime des conférences sur le tourisme comme alternative à la prison ou comme moyen de thérapie...

Bref, l'anthropologie mène à tout et à rien, et c'est bien ainsi, l'essentiel pour le chercheur est d'en assumer les conséquences

ou alors de choisir une autre voie ! La partager dans des univers différents, c'est ça qui est intéressant, jouer ce rôle de passeur qui permet aussi d'agir dans le concret. La différence entre la sociologie et l'ethnologie est de plus en plus tenue. D'où les rivalités de plus en plus fortes... pour de moins en moins bonnes raisons ! Or, ces deux sciences sont appelées à travailler ensemble avec des méthodologies différentes, et c'est tout l'enjeu – passionnant – de demain. Sur mes terrains, je fais rarement un travail d'enquête de sociologue, je fais plus, disons, dans le qualitatif que dans le quantitatif, sans statistiques, sans tableaux, ou juste le strict nécessaire. S'enrichir de l'apport du travail d'un sociologue avec sa propre méthode d'enquête, c'est cela qu'il faut faire. Il faut travailler en bonne intelligence et constituer des équipes pluridisciplinaires. C'est mon souhait, mais ce n'est pas encore très courant...

Par ailleurs, force est de constater que les terrains « exotiques » et « lointains » sont devenus nettement plus rares. C'est même un leurre de dire qu'ils existent toujours ; c'est une escroquerie en quelque sorte. Beaucoup de chercheurs en « ethnologie » sont donc contraints de se reconverter en sociologues ou alors en pratiquants avertis d'une « autre anthropologie ». Aujourd'hui, l'ailleurs est à notre porte. Et c'est précisément cela qui est intéressant : faire un mémoire en anthropologie sur le mouvement hip hop dans le métro à Paris ou sur l'évolution de la cuisine indienne dans le sud de la France... L'aventure de l'anthropologie n'est plus au bout du monde mais au coin de la rue ! »

PRINCIPAUX OUVRAGES

Désirs d'ailleurs, PUL (Presses Universitaires de Laval, Québec), 2004. Le livre analyse différents aspects des voyages, du tourisme et des loisirs : les formes et manières de voyager, l'identité du touriste, les rites et pratiques des nomadismes (avec ses mythes, ses espaces sacrés ou profanes, avec le jeu, la fête,

etc.), les imaginaires de l'Autre, la quête exotique et celle du lien social, etc. Sont également abordés les mondes de l'aventure associés au voyage, sans oublier les dérives inhérentes au voyage. En un mot, le livre propose d'ouvrir en France ce vaste terrain de recherche encore vierge qu'est l'anthropologie des voyages.

Voyage au bout de la route, éditions de L'Aube, 2004. Ce livre analyse la route sous toutes ses coutures. Indissociable de la liberté et du voyage, la route ouvre l'horizon des possibles. Essai de socio-anthropologie où Franck Michel a tenté, à partir de son expérience personnelle, d'expliquer tantôt l'usage de la route tantôt l'usure du voyage.

Autonomadie, Homnisphères, 2005. En rapprochant ces deux termes - « autonomie » et « nomadisme » -, et en les appliquant au voyage, une autre idée du voyage peut émerger : pour certains, passage d'une errance dite passive à une errance dite active ; pour d'autres, nomadisme comme mode de vie volontaire inscrit, par exemple, dans le mouvement de la décroissance.

Planète sexe, Homnisphères, 2006. Ayant beaucoup travaillé sur les problèmes liés au développement touristique dans les pays du Sud, Franck Michel rend compte de l'extension du fléau du tourisme sexuel dans le monde, la prostitution à des fins touristiques avec ses dérives et ses trafics.

Pour plus de détails, contactez :

Jean-François Delage

Tél : 01 44 69 15 15

-

Marie-Laurence Dubray

Tél : 01 44 69 15 27

-

Fax : 01 44 69 15 10

contact@lecavalierbleu.com

Collection conçue et dirigée par Sylvain Allemand

Imprimé en France en janvier 2008 sur les presses de l'imprimerie Darantière à Quetigny.

© Le Cavalier Bleu, 31 rue de Bellefond, 75009 Paris - www.lecavalierbleu.com
ISBN 978-2-84670-194-5 / Dépôt légal : février 2008.